

CHRISTIAN-GUY BOISSON

JOUR DE GRÂCES

Le cœur en bandoulière



Christian-Guy Boisson

Jour de grâces

Le cœur en bandoulière

© Christian-Guy Boisson, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0364-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVANT-PROPOS

L'histoire que je vais vous relater aurait très bien pu vous arriver. Les choses arrivent, on ne sait ni pourquoi, ni comment, mais elles arrivent et on doit faire avec, sans se poser de questions. Parfois, ce sont des coups durs, des épreuves, une tuile qui nous tombe sur le coin du nez, mais parfois, le destin nous envoie ce que l'on nomme un cadeau du Ciel. Pourquoi nous ? Il n'y a pas de réponse. C'est comme ça. Il n'y a pas que du mauvais dans la vie. Il y a toujours du soleil derrière les nuages, ne l'oublions pas.

Maintenant, tout le monde n'est pas sur pied d'égalité dès la naissance, c'est vrai. Il y a des nantis et il y a les autres. C'est ainsi depuis la création du Monde et ça continuera. Il y aura toujours des riches et des pauvres et les riches seront toujours plus riches et les pauvres encore plus pauvres. Mais la richesse ne se situe pas toujours sur de gros comptes en banque. Elle se niche aussi dans des endroits secrets, entre le ventricule droit et le ventricule gauche, par exemple. Jim est de ces gens-là. La vie ne lui a pas fait de cadeaux, c'est certain, et c'est pourtant un bon gars. Sa richesse à lui ne se devine pas aux signes extérieurs, ça c'est certain, et pourtant, il est sûrement plus riche que les plus riches. Son trésor à lui se cache au fond de son cœur, bien caché dans son intimité. Mais en a-t-il seulement conscience ?

Et il lui est arrivé une sacrée histoire ! Par ma plume, c'est Jim qui va se raconter. Certains lecteurs ne voudront peut-être pas y croire, pensant qu'il affabule, qu'il embellit la réalité. C'est bien sûr leur droit le plus absolu, mais ce serait vraiment dommage que le doute s'immisce dans leur esprit car son histoire est en tous points fabuleuse et fait tellement de bien. Un vrai conte de fées. Dans la vie, tout peut arriver, même l'impensable. De ça, il ne faut jamais douter. La preuve. Jim n'était vraiment pas plus prédisposé qu'un autre pour qu'une série d'événements fortuits et en cascade transforme sa vie du tout au tout. Il faut pourtant bien admettre que tout est possible dans la vie et même que ces choses-là n'arrivent pas toujours qu'aux autres.

La vie réserve parfois bien des surprises. Bonnes ou mauvaises, c'est selon. Pour Jim, ça n'augure que du bon, on va le voir, mais pourtant, au moment où il met le pied par terre, à son réveil, ce matin-là, il ne se doute absolument pas des événements qui l'attendent, durant ce jour de grâces, qui vont lui faire négocier le plus grand virage de sa chienne de vie.

Chapitre 1

Drôle de journée. À croire que tous les éléments naturels se sont fait le mot pour être dans la teinte de mon esprit. Dehors comme dedans, tout est gris. Un gris sale, pisseux, qui donne envie de gerber. Dans ma tête doit se vivre l'heure d'embauche des pensées morbides. C'est un vrai cyclone et ça fuse de partout, ça grouille, ça se bouscule. Rien de particulièrement étonnant car ces pensées m'accompagnent au moins un jour sur deux. À croire que chacune d'elles revendique sa place légitime pour me pourrir la journée et s'imposer afin de noircir un tableau déjà bien sombre. En fait, ces foutues idées noires s'usent les unes au contact des autres, se délavent, s'enlaidissent et terminent leur tourmente dans la grisaille la plus banale. Quel temps perdu en torture morale, en déprime douloureuse, pour en arriver là !

Je regarde au-dessus du carton plaqué à la fenêtre, en guise de volet, le rai de lumière qui perce dans la pièce. Rien d'engageant. Un temps à rester couché et à ruminer en paix toutes mes emmerdes qui vont finir par me bouffer, me digérer, avant de me réduire à l'état de déjection anonyme. C'est la vie qui m'aura consommé comme elle se régale de tous les pauvres types dans mon genre. Ce repas dure malheureusement bien trop longtemps. On se fait grignoter à petit feu, tout doucement, pour faire durer ce plaisir pervers et prolonger les tourments un maximum. Jour après jour, d'une semaine à l'autre, la vie nous aspire notre substance vitale et pas si bête, elle connaît les meilleurs morceaux et surtout le meilleur d'entre tous : le cerveau. C'est par le haut qu'on se fait bouffer. Pour encore mieux digérer notre déchéance, elle injecte dans nos cellules grises son venin mortel et se délecte de la réaction qu'il induit. Déprime, envies suicidaires et tout le cortège des maux associés autour de ce mal-vivre qui nous hante dès qu'on pose un pied par terre, au saut du lit. En fait, aujourd'hui ressemble à hier et demain ne sera pas différent.

Il faut réagir. Je dois arrêter ce massacre. Je ressens d'un coup le besoin de faire la paix. Allez, soyons fou ! Un jour sans idées noires, sans tracas, sans inquiétude, libéré de tout souci. Putain, je vais m'offrir ce formidable cadeau ! Ce n'est pas mon anniversaire mais je n'ai pas besoin de chercher une justification. Aujourd'hui sera un autre jour. C'est décidé, c'est comme ça. Je vais me faire plaisir en défiant le mauvais sort. Il n'aura aucune emprise sur moi malgré toutes ses tentatives. D'un coup, je me surprends à sourire à la vie, pour

de vrai. Regarde-moi bien, toi, ma tourmenteuse. Aujourd'hui, tu ne gagneras pas, je te le garantis. Est-ce que je deviens dingue, ma parole ? Attends. Je suis dans la mouise jusqu'au cou, mes problèmes restent allergiques à toute solution, tout va s'écrouler d'ici peu de temps autour de moi et voilà que je m'offre, sans en avoir les moyens, une journée ordinaire, banale, sans le moindre tourment. Une journée dans la grisaille d'un temps qui se fout bien de ma décision et qui risque même de pleurer abondamment si j'en crois les énormes cumulus, noirs de colère, qui se dessinent à travers le rai filtrant au-dessus du lit. Qu'importe, après tout. Si je commence à m'occuper des détails, je ne suis pas près de m'occuper de moi. Aujourd'hui, ma chienne de vie va prendre le plus grand coup de pied au cul de toute son existence. Rien ne viendra me prendre la sérénité qui pose ses valises dans ma tête, dès à présent. Et qu'on ne vienne pas me faire le chantage au bonheur. Avec moi, ça ne prend pas. Je connais mes limites et je sais très bien où débute l'illusion et le conte de fées. Joie, rire, amour, richesse, bonheur n'ont aucun sens pour moi et ce, depuis ma naissance. Je n'ai jamais rien connu de tout ça au cours de mon existence. Je suis comme l'aveugle de naissance qui n'a jamais connu les couleurs. Il n'en a forcément pas idée. Pour moi, c'est pareil. Toutes ces marques de bonheur ont zappé ma petite personne. Mon plus beau cadeau c'est juste de pouvoir vivre l'ordinaire, sans éclats, avec toute la froideur de son indifférence. Ce ne sont pas les cadeaux les plus chers qui sont forcément les plus beaux. Cette journée, je sens que je vais l'engloutir comme une bouchée de pain frais à la croûte craquant délicieusement sous la dent pour encore mieux se donner et nous régaler.

Un coup de gant sur la figure, histoire de paraître propre, les cheveux plaqués à la brosse et me voilà prêt dans mon vieux jean râpé et mes souliers éculés en moins de temps qu'il n'en faut à un parvenu pour oublier ses anciens copains. Puisqu'aujourd'hui est un jour d'abondance, je m'offre un Nescafé. En le laissant refroidir, je gamberge. J'ai plusieurs heures devant moi pour réaliser le pied de nez à ma misérable vie. Je sens que ce soir, quand je retrouverai mon pieu, je serai un autre homme. Je regarde le réveil, sur la table de nuit. Neuf heures vingt. Il est temps de déhotter si je veux profiter de ce quartier libre improvisé. J'avale la dernière gorgée et je tire la porte derrière moi. Punaise, ça pèle dans le couloir ! On sent que l'hiver arrive à grands pas.

Au bas de l'escalier, c'est l'attroupement. Un type en bagnole vient de renverser un gamin. Il y a heureusement plus de peur que de mal et le bambin, victime du chauffard, se retrouve en quelques secondes au banc des accusés et se

prend l'engueulade de sa vie pour avoir traversé sans regarder. Le pauvre mioche n'a plus que ses yeux pour pleurer. Tout le monde se fout de sa démarche bancale. Personne ne lui demande s'il a mal quelque part. La seule chose qui compte, c'est qu'il a traversé hors des clous et, qu'après tout, ce qui lui arrive est bien fait pour lui. La voilà la mentalité du peuple. J'ai à peine mis un pied dehors que déjà le dégoût me saisit à la gorge. Eh bien, ça commence bien ! Le petit, par contre, a dû lire dans mes yeux la haine qui m'habite pour le genre humain. Il a dû lire aussi, dans mes yeux, la compassion que je ressens pour lui. Encore trois pas dans ma direction et le voilà qui s'accroche à moi comme si j'étais son père. J'en suis tout retourné. Je regarde ce même qui déjà me prend par la main. Sa confiance m'émeut. Je suis crado, même pas rasé et ce n'est pas non plus la grisaille du ciel qui peut me mettre en valeur. Qu'est-ce qui a pu l'attirer en moi ? Je lui relève le menton et le regarde dans les yeux.

— Alors bonhomme, remis de tes émotions ?

Le petit me sourit et serre encore plus fort ma main.

— T'es pas méchant comme eux, me répond-il. Tu me cries pas, toi.

— Non, je ne te crie pas, bien sûr, lui rétorquai-je. C'était à lui à regarder où il roule. Tu as mal quelque part ?

Le gamin, soulevant le bas de son pantalon, me montre sa cheville.

— J'ai mal là. Je me suis tordu le pied en tombant devant la voiture quand elle m'a renversé.

— On va regarder ça, le rassurai-je, rempli d'une tendre compassion pour ce petit bambin si attachant.

Tout à coup, je réalise la situation. Je me propose de soigner ce gosse et je n'ai même pas ce qu'il faut sous la main. Cela ne fait rien. J'aviserais dans ma piaule s'il accepte de monter chez moi. Je lui pris le visage entre les mains.

— J'habite ici, tu vois, lui désignant mon immeuble. J'habite au dernier étage, tout en haut. Si tu veux, on va monter et je vais regarder ce que je peux faire pour ta cheville.

Le même a confiance. Sans hésiter, il m'emboîte le pas en claudiquant. En fait, sa bravoure me fait frémir. Il y a tant d'enfants qui se font violer et assassiner par des maniaques et qui ne se sont pas méfiés ! Si j'étais de ceux-là, le gosse aurait déjà mis un pied dans la souricière. Mon Dieu, j'hallucine et pourtant je sais que j'ai raison. Dehors les gens se dispersent en voyant le petit s'engouffrer dans l'escalier, derrière moi. Peut-être pensent-ils qu'on se connaît bien ou bien ils s'en foutent carrément et je crois même que c'est plutôt ça. Tant

bien que mal, avec sa cheville douloureuse, le petit gravit les marches en se cramponnant à la rampe. Je me retourne vers lui.

— Alors, ça va ? C'est pas trop dur ?

— C'est bon, j'en ai vu d'autres, me répond-il avec assurance.

Ce petit boutchou est drôlement débrouillard et intelligent. Quand j'ouvre la porte, il se plante sur le seuil et regarde ma piaule sans y pénétrer.

— Tu rentres pas, le questionnai-je ?

— Attends, mince, t'habites là-dedans ?

Un peu décontenancé, je balaye d'un regard circulaire la pièce unique qui me sert de tanière. C'est vrai que le ménage laisse à désirer mais cela a-t-il de l'importance à ses yeux ? Il est toujours sur le seuil et regarde la pièce de haut en bas. Bon, on va arrêter là car tout à l'heure, c'est moi qui vais être gêné. Je le suis d'ailleurs déjà.

— Alors, décide-toi, rentre, lui exhortai-je. Personne ne va te bouffer. C'est peut-être pas génial, ici, mais moi j'y suis bien. Allez, ferme la porte !

Enfin, il se décide et referme derrière lui.

Chapitre 2

Le petit continue à fouiller ma piaule d'un regard inquisiteur.

— Viens t'asseoir sur le bord du lit, lui proposai-je. On va regarder cette cheville.

Le petit continuait à explorer le contenu de la pièce.

— C'est ton lit, ça, me questionna-t-il ? Tu dors vraiment là-dedans ?

— Ecoute, t'es pas cool, ne puis-je m'empêcher de lui répondre. Je sais que c'est pas un palais, ici, mais si j'invite quelqu'un à monter, c'est de bon cœur. Allez, sors ta chaussure que je regarde ça.

Le petit s'exécute sans un mot. Quand il a retiré sa chaussette, je distingue déjà la proéminence bombée de la cheville qui commence à enfler. C'est une belle foulure, c'est certain.

— Bouge pas, le tranquillisai-je. Je vais regarder ce que j'ai pour arranger ça.

Le gosse me suit des yeux comme un chat observe une mouche. J'ouvre le placard situé au-dessus de l'évier. C'est là que je mets ma pharmacie. Je repère rapidement le tube d'arnica dont je me sers toujours quand je me fous des coups. Et Dieu sait si je me cogne souvent, surtout quand l'alcool alourdit ma démarche. Je n'ai rien d'autre sous la main mais je pense qu'un bon massage avec l'arnica devrait bien le soulager. Je pense qu'il n'a rien de cassé car il n'aurait jamais pu monter les escaliers jusqu'au quatrième. Je me rends compte que le même regarde tous mes faits et gestes. Il n'en perd pas une miette.

— Comment tu t'appelles ? Me lance-t-il, soudain.

— C'est vrai, on n'a même pas fait les présentations. Moi, c'est Jim. Et toi ?

— Arthur. Tu aimes ?

— Oui, c'est joli, Arthur. Et quel âge as-tu ?

— J'ai 9 ans. Et toi ?

— Moi, je suis déjà un vieux. J'ai 34 ans.

— Comme maman !

— C'est vrai, tu as des parents. Et où habites-tu ?

Le petit prit soudain un air triste. Je sentais et je voyais bien que quelque chose n'allait plus. Le gosse se ressaisit et me regardant droit dans les yeux, il me répondit sur un ton de confession.

— Papa est mort, susurra-t-il. Je n'ai plus que maman.

Il n'avait plus le visage radieux d'il y a quelques minutes. C'était le visage grave d'un jeune adulte préoccupé. J'étais d'un coup totalement destabilisé. Pour rompre cette austérité soudaine, j'enchainai rapidement.

- Tu as des frères et sœurs ?
- J'ai une petite sœur qui a 5 ans. Elle est à la maison.
- Et tu habites loin d'ici ?
- De l'autre côté du pont, derrière le marché couvert. On n'habite pas loin de l'église Saint-Barnabé, tu connais ?
- Je connais bien, oui, lui répondis-je. Et qu'est-ce que tu faisais par là ?
- Le samedi matin, comme il n'y a pas école, je me promène dans les environs et je regarde un peu partout, sur les trottoirs, si les gens jettent des trucs qui peuvent encore servir. Parfois, je trouve des jouets qui sont un peu cassés mais que je répare pour Noémie, ma petite sœur. D'autres fois, c'est pour moi. Une fois, j'ai trouvé un fauteuil un peu usé et le monsieur nous l'a amené à la maison.
- Et ta maman, elle travaille ? Lui demandai-je.
- Elle fait le ménage chez des gens.
- Une question me brûlait les lèvres.
- Et ton papa, il est mort comment ?
- C'est sur le chantier où il travaillait. Il était maçon. Il est tombé de l'échafaudage et il s'est tué.
- Oh !... Et il y a longtemps ?
- Pendant que maman attendait ma petite sœur. Noémie n'a jamais connu papa. Quand elle est née, il était déjà mort.

Ce que le gamin me racontait me bouleversait. Il en parlait presque en adulte, sereinement, avec quand même une pointe d'émotion. On dit que ces enfants-là, attelés de bonne heure à la dure école de la vie, sont plus mûrs et plus éveillés que les autres. Plus responsables, aussi. Et les maraudes de récupérations du petit tous les samedis matins en était un bel exemple. Ce ne devait pas être la richesse chez lui. Ce petit bonhomme, haut comme trois pommes me donnait une sacrée leçon de vie. Il y a à peine quelques minutes, je pleurais encore sur mon sort, je crachais à la gueule de ma putain de vie et voilà que ce mioche venait de me botter le train pour me remettre en face de la réalité. Le mauvais sort s'acharne aussi sur les autres. Mon cas n'était pas isolé et moralement je me bottais le cul pour l'égoïsme avec lequel je gérais mes déboires personnels. Arrête de te regarder le nombril, Jim. Regarde plutôt autour de toi et vois la débâcle que vivent des adultes chargés de famille. Leur situation est bien pire que la tienne. D'un coup, je m'en voulais. Je me sentais honteux devant la détresse de cette famille sans père et devant le courage de ce petit bonhomme.